

De la substance identitaire à son champ culturel

par Claude-Raphaël Samama

D'un point de vue philosophique, le sens de l'identité personnelle ou collective – du groupe limité d'appartenance à celui plus global d'une nation – pourrait bien revenir à clarifier une modalité d'être et se demander alors de quoi ce dernier est constitué, à quoi il renvoie, comment il se représente à lui-même ou est perçu de l'extérieur.

L'être identitaire, considéré parfois comme un absolu, peut en effet être revendiqué, défendu, amplifié sans que, le plus souvent, il soit saisi en sa genèse, ses déterminants souvent inconscients, ses modes de reconnaissance. Ses enjeux de transfert d'être – au sens d'une méta-réalité – seraient alors à analyser, évaluer, replacer au degré qui convient sur une échelle d'existence. Être qui ou quoi en effet ? Sur quel fond dédoublé d'où un moi se constitue, qui est et n'est pas lui, se fige ou se transforme, s'approprie, diffère d'un autre ou lui ressemble ? Et alors en quoi ?

Que l'identité puisse finalement ne pas s'/m'appartenir serait un étonnant paradoxe qui vaut la peine d'être creusé en vue d'une élucidation libératrice et salutaire. Au croisement de la conscience supposée unifiée, de la sociologie typologisante et différenciatrice, mais aussi de l'anthropologie philosophique et culturelle où se trament l'existant et la valeur autant que le statut du soi et de l'autrui, la notion d'identité appelle des éclairages renouvelés ou inédits.

L'enjeu d'une telle approche s'étendrait du plan philosophique et éthique où s'indique l'universalité d'un soi à celui du psycho-socio-politique où viennent se confronter des singularités revendiquées et leur autrui dissemblable. Ces dernières ne pourraient éviter un marquage par les déterminations spécifiques de ce qu'on appellera la « substance culturelle », partie prenante à la définition des identités autant qu'à leur dialectique, et facteur trop souvent occulté au nom de l'universel abstrait.

Cette étude se propose de préciser le sens d'une notion – au centre depuis longtemps de bien des débats – en distinguant les différents niveaux où elle se trame et opère, de l'individu au collectif. S'il relève d'une réalité générique, le concept d'identité ne peut être vraiment élaboré, dans un premier temps, qu'à partir de ce qui le remplit, l'étaye, l'expose ou le raconte, sans épuiser bien sûr tout le champ de l'être auquel il appartient et qui l'englobe.

Problématiques philosophiques de l'identité

Le sujet identique

Du singulier à l'universel supposé

L'identité renvoie d'abord à la ressemblance, aux caractères qui font qu'un objet ou une personne est logiquement, sinon mathématiquement, semblable à d'autre dans une collection. L'étymologie fait dériver le mot latin *identitas* de l'adverbe *idem* qui signifie même. Ainsi il faut du même pour identifier l'un à l'autre et construire une identité. L'identité d'une personne, ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est et persiste dans un être, éloigne pourtant de la précédente définition, dans la mesure où l'identification de/à soi

tient ici plus à la permanence qu'à la ressemblance. Il faut qu'une continuité de reconnaissance de soi par soi soit possible. S'ajoutent alors aux critères extérieurs d'une identité neutre, ceux internes d'une pérennité reconnue et à confirmer.

L'identité humaine suppose bien continuité, prolongement durable de signes objectifs de reconnaissance – c'est l'identité civile, sous forme de corps propre, de nom, de signes distinctifs, d'état, etc. – mais aussi et peut-être avant tout, la saisie immédiate d'une réalité intérieure consciente de soi, c'est-à-dire la perception d'un moi par lui-même dans une représentation interne, évidente et intime. C'est elle qui autorisera l'unité d'un sujet se formulant dans un « je » d'abord, puis s'adressant à un « tu », se faisant ainsi reconnaître. D'autres signes d'objectivation et de différenciation viendront compléter ce premier surgissement d'identité. Nous verrons par la suite dans quel sens, selon quelles voies et avec quels enjeux.

De Descartes à Bergson en passant par Maine de Biran, ou encore de Fichte à Hegel en allant à Kierkegaard ou Sartre, aucun philosophe n'a en réalité fait l'économie de l'instance, réfléchi ou non, d'une conscience porteuse de l'identité permanente d'un sujet se posant ou se reconnaissant lui-même, avant qu'un autre l'identifie. Une histoire de la philosophie ou de ses œuvres pourrait sous cet angle faire du mode d'identification du sujet par lui-même et de la circonscription de ses pouvoirs avant toute construction ultérieure, la clef de son déploiement et de ses progrès. Le cogito cartésien signe un tel commencement de la modernité philosophique occidentale, mais bien avant lui l'âme platonicienne inaugurerait déjà l'identité substantielle d'un principe individué, échappant à la corruptibilité physique, immortel sinon éternel. Plotin ou saint Augustin surenchériront sur la spiritualité du même principe immatériel, de son unité à sa temporalité vécue.

Plus tard, Kant et sa construction transcendantale arriment l'identité à la généralité universelle d'une esthétique sensible, d'une logique et d'une dialectique intellectuelle où le schématisme de l'imagination créait l'identité d'un sujet pérenne et connaissant. Après lui, Fichte à travers sa dialectique du moi et du non moi, Hegel et sa phénoménologie conquérante d'une raison historique se nourrissant de la contradiction dépassée ou Kierkegaard comme son contrepoint subjectif feront du sujet spirituel ou sensible, le lieu et le jeu d'une substance identitaire ouvrant à tel ou tel parcours sur le chemin d'une vérité supposée ou à conquérir à partir de son foyer.

Dans les courants modernes de la philosophie, du côté idéaliste d'un Husserl par exemple, l'identité du sujet à sa conscience pure comme instance ultime et à ses opérations mentales de réduction ou de retour à des vérités essentielles reste le cœur d'une démarche d'authentification d'un fondement et de la mise à jour d'un irréductible des essences. L'identité authentique du sujet est au bout d'un parcours transcendantal et rationnel au-delà de l'empirie et du psychologisme qui vont à l'encontre de la généralité.

L'ouvrage de Bergson *Les données immédiates de la conscience* inscrit l'identité du sujet humain dans l'élément de la durée, non seulement comme substance créatrice chez l'individu, mais comme paradigme de nature et substrat phénoménal universel. La pensée et le mouvant, Matière et mémoire, L'évolution créatrice ne font qu'amplifier un premier constat, une première intuition, pour en démontrer la pertinence sur d'autres phénomènes, à d'autres échelles. Si l'on peut encore parler ici de « substance identitaire », on comprendra mieux, chez ce dernier auteur, comment l'approche philosophique de la question la désingularise en la généralisant ! Chacun peut dès lors

faire l'expérience d'une identité qui, ici, autorise le plus personnel d'un vécu unique et toujours singulier, dans le même temps que joue une phénoménalité universelle : celle de la durée et de sa mémoire à toutes les échelles différenciées du vivant et de l'être. La voie psychologique et l'identification à elle conduisent à une ontologie où se voit généralisée une phénoménalité totalisante du réel, selon les modes de sa diversité d'échelle et de ses différences d'états – du spirituel à l'inerte, entre matière et mémoire.